

**LA SATIRE MARIVAUDIENNE.
L'EXEMPLE DE *L'INDIGENT PHILOSOPHE*^{1*}**

*THE MARIVAUDIAN SATIRE.
THE EXAMPLE OF THE INDIGENT PHILOSOPHER*

Rodrigue Boulingui

Sorbonne Université - Collège-Lycée Saint-Joseph d'Argenteuil

ORCID 0000-0003-3284-9554

r.boulingui@gmail.com

Résumé

Marivaux a toujours été présenté comme un dramaturge, un romancier, un conteur, un journaliste, un philosophe. Ces titres ne souffrent de l'ombre d'aucun doute parmi ses contemporains comme Voltaire, Diderot ou Beaumarchais. L'œuvre de Marivaux continue de surprendre la critique. Il nous semble que Marivaux, par les tournures de son écriture développe aussi une pensée qu'on peut rapprocher de la satire. Il s'agit là d'un angle mort des études marivaudiennes presque pas exploré par la critique universitaire. Quand on lit *L'Indigent philosophe*, on voit s'orchestrer des motifs qu'on retrouve généralement dans la satire latine. Marivaux les exploite à son gré de manière décalé ici et là dans son œuvre en général et dans *L'Indigent philosophe* en particulier. Son écriture improvisée et le mélange des structures épisodique et capricante amènent à conclure qu'il y aurait l'idée d'une latinité secrète de l'auteur de *L'Épreuve* qui montre l'étendue de sa culture.

Mots clés: Marivaux; Genre; Instabilité; Motifs; Satire.

Abstract

Marivaux has always been presented as a playwright, a novelist, a storyteller, a journalist, a philosopher. These titles do not suffer from the shadow of a doubt among his contemporaries like Voltaire, Diderot or Beaumarchais. Marivaux's work continues to surprise critics. It seems to us that Marivaux, by the turns of his writing also develops a thought which one can bring closer to the satire. This is a blind spot in Marivaux's studies that has hardly been explored by academic critics. When one reads *L'Indigent philosophe*, one sees the orchestration of motifs that are generally found in Latin satire. Marivaux exploits them to his liking in an offbeat way here and there in his work in general and in *L'Indigent philosophe* in particular. His improvised writing and the mixture of episodic and capricious structures lead to the conclusion that there could be a secret latinity of the author of *L'Épreuve* which shows the extent of his culture.

Keywords: Marivaux; Genre; Instability; Motifs; Satire.

^{1*} Date de réception: 09/08/2021. Approbation: 31/01/2022. Parution: 30/07/2022.

I. Introduction

Parmi les figures emblématiques qui constituent la littérature du siècle des Lumières se trouve entre autres Marivaux. Il est connu pour être dramaturge, romancier, journaliste, philosophe. Autant de domaines de pensée qui montrent le bouillonnement intellectuel de l'auteur de *La Colonie*. Mais cette belle image de Marivaux contraste bien avec celle que donnent d'autres critiques qui pensent qu'il s'agit plutôt d'un écrivain subversif dont les textes ont du mal à s'insérer dans telle ou telle autre catégorie générique. C'est entre autres l'une des raisons pour lesquelles il semble judicieux de le ranger dans la catégorie des auteurs de l'intempérance générique qui « [rendent] un hommage à la fécondité de la littérature » (Garnier, Leplatre, 2012 : 10).

Ainsi, l'impertinence générique chez Marivaux n'interdit pas des études génériques qui tentent de cerner le fonctionnement de ses textes narratifs ou dramaturgiques. Mieux, l'idée d'instabilité générique illustre une forme de dynamisme ou d'attractivité créative entre les genres littéraires. Parmi ces genres littéraires qui se disputent la scène du sens chez Marivaux figurent entre autres, la comédie, le roman et surtout la satire, dont on parle rarement. Ce dernier crée des désaccords, des apories parmi les philosophes et les poéticiens. Il existe une attractivité pour certaines formes de satire dite générale d'une part, et une répulsion pour la satire dite nominale d'autre part. Voltaire nie la satire ; il la repousse publiquement. Mais il jubile la plume à la main quand il étrille ses ennemis par le fouet de la satire. La satire révèle sa dangerosité au 18^e siècle quand Palissot de Montenois décide de l'insérer dans sa comédie des *Philosophes* (1762) qui crée un grand scandale en ridiculisant le cercle encyclopédique au théâtre de la Comédie Française. Ce détour historique étant fait, il sied avant tout de définir cette notion de satire pour éviter de la confondre avec la comédie, la polémique ou un autre genre. Le terme de satire peut s'entendre en deux sens que Pascal Debailly présente ainsi :

Dans son sens général, il exprime toute forme d'expression qui utilise les moyens du comique et de l'indignation pour dénigrer une personne, une institution ou un phénomène. Dans un sens plus particulier et plus générique, il désigne une forme poétique, inventée par le poète latin Lucilius au II^e siècle avant Jésus-Christ, illustrée par Horace, Perse et Juvénal, avant d'être revivifiée à la Renaissance et à l'âge classique par les grands poètes comme l'Arioste, Mathurin Régnier, Nicolas Boileau ou Alexandre Pope (Debailly, 2012 : 815).

L'usage de la satire chez Voltaire dans ses lettres, contes et autres récits fait qu'au temps des Lumières, on parle de l'esprit de la satire qui se distingue du genre. La vigilance nous amènera à parler ici de genre satirique qui correspond en effet à un texte dont les constantes sont les suivantes :

[La satire] recourt à la dérision et à l'indignation conçues d'un point de vue esthétique ; – elle repose sur une forte dimension référentielle en liaison avec l'actualité ; – elle utilise des lieux, des métaphores et des allégories, comme motif du monde à l'envers ou celui de l'Âge d'or, qui généralisent la portée des attaques ; – elle s'énonce dans une forme noble [...], qui atteste son lien organique avec les grands genres poétiques ; – elle implique enfin l'omniprésence d'un *Je*, à la fois témoin mélancolique d'une société malade et garant d'une vérité surplombante (Debailly, 2012 : 7).

Il est judicieux de souligner, à toutes fins utiles, que la satire est omniprésente dans l'œuvre de Marivaux. L'étude que nous menons n'est qu'une brève introduction de la satire entendue comme un genre dans *L'Indigent philosophe* (1727-8), lequel s'énonce par son style, ses motifs et sa structure lâche. Cette étude n'a pas la prétention de s'étendre au reste des écrits de Marivaux.

Nous partirons de l'hypothèse selon laquelle *L'Indigent philosophe* se présente comme une satire qui s'écrit au gré de l'inspiration de Marivaux. Son détachement de la sphère parisienne pour profiter des douceurs de la campagne est certes physique, mais Paris est en lui. Il y va en effet pour mieux brosser une critique de la société des Lumières. Par la diversité des thèmes et la subversion de la forme, l'esthétique du hasard et de l'improvisation (Gilot, 1998 : 137) qu'on y observe, il semble que Marivaux développe une pensée proche de la *satura* (Diderot, 1783 : 699b) latine qui colonise dans le fond et la forme son texte.

Pour ce faire, cette étude prendra en compte deux aspects liés à l'écriture de la satire à savoir : les objets ou motifs du genre et la structure satirique de *L'Indigent philosophe*.

II. Les objets de la satire

Parmi les genres littéraires au 18^e siècle, la satire fait partie des genres complexes. Contrairement aux tragédies et aux comédies que bon nombre d'auteurs des Lumières écrivent, en respectant les poétiques de l'époque, la satire semble le parent pauvre des théoriciens dans la mesure où il n'y a pas de poétique qui permet de saisir son fonctionnement. Il ne s'agit pas d'affirmer ici que ce genre n'est pas pratiqué au temps des Lumières, mais qu'il est abordé en suscitant attraction et répulsion dans le même temps. Cette posture ambivalente des Lumières justifie sa dangerosité, et surtout son opposition à l'idéal que poursuivent les philosophes des Lumières, lesquels souhaitent moraliser les genres par le rire. S'il est possible d'admettre le fait que la satire existe au temps des Lumières, il est utile de souligner que son existence passe par des motifs qui traversent les genres.

Ces motifs sont ceux qu'il convient d'appeler ici et maintenant des satirisèmes, lesquels sont des topiques et des thématiques linguistiquement identifiables qui fondent le genre de la satire depuis sa tradition latine. Au nombre de ceux-ci, figurent entre autres : le vilain repas, le vieillard et la courtisane, la rencontre par hasard qu'on retrouve dans *Satire seconde* de Diderot ; les amours surpris de Jacques le fataliste, le personnage du naïf qu'on retrouve aussi bien chez Voltaire que chez Marivaux, l'instabilité ; la thématique prostitutionnelle, les parasites, les captateurs d'héritage, les mauvais écrivains, les parvenus enrichis, le corps laid, l'homosexualité, le fâcheux, le pédant, le fou et la figure du raisonneur, etc. Certains de ces motifs satiriques n'apparaissent pas dans les œuvres narratives et théâtrales de Marivaux.

Cependant, il convient de signaler que *L'Indigent philosophe* reste un texte qui attire notre attention dans le cadre d'une étude sur le genre de la satire. Cette œuvre littéraire au titre oxymorique héberge des satirisèmes qui justifient l'appellation du texte comme satire. À travers les différents biographèmes² que Marivaux élague ici et là, le personnage de l'Indigent philosophe cumule à lui seul, plusieurs figures ou motifs satiriques. Par son allure physique, il est semblable au fâcheux qui suscite déplaisir ; son portrait met en évidence l'image d'un parasite que Louis Sébastien Mercier qualifie de « dîneurs de Paris » : « je suis pauvre au souverain degré, et même un pauvre peindre, car mon habit est en loques, et le

² François Dosse (2005 : 337) atteste que les « biographèmes » sont des détails qui peuvent à eux seuls dire le tout d'un individu.

reste de mon équipage est à l'avenant » (Marivaux, 1988 : 276). Cette autobiographie fait penser à celle de Lui, l'un des personnages de *Satire Seconde* de Diderot. L'auteur de *Ceci n'est pas un conte* affirme que ce personnage traîne « en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans soulier, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler, pour lui donner l'aumône » (Diderot, 2002 : 43).

En observant la folie romanesque du texte de Marivaux, Karine Bénac parle plutôt d'inspiration baroque. Elle écrit à ce propos : « l'écriture autobiographique de *L'Indigent philosophe* est le lieu d'un dérèglement scriptural dont les caractéristiques, qui rappellent celles des œuvres baroques, indiquent l'affrontement du narrateur avec sa propre folie » (Bénac, 1998 : 228). Cette interprétation est pertinente dans la mesure où l'on se rappelle l'idée de Roger Laufer qui parle du *Style rococo, Style des Lumières* (1963). Il semble pertinent d'ajouter que l'instabilité qui caractérise les œuvres de Marivaux a un lien avec le genre de la satire. L'instabilité ou l'inconstance existentielle qui affecte la vie de l'Indigent philosophe est à rattacher aux différents personnages de satires, lesquels brillent par le changement permanent comme s'ils étaient sous le joug de Vertumne dont parle Horace dans sa *Satire VII* avec son personnage nommé Priscus.

Le propos de l'Indigent philosophe illustre bien cette capricieuse influence : « hier en me couchant je n'avais pas un sol pour le lendemain, aujourd'hui je me tire avec plus d'argent qu'il n'en faut pour vivre 10 jours » (Marivaux, 1988 : 277). L'inconstance financière donne l'image d'un personnage qui n'a pas le contrôle de sa vie ; son existence est soumise au caprice du hasard et de la providence. Cette manière de vivre, détachée des contraintes sociales, le rapproche du neveu de Rameau. L'inconstance de l'Indigent se donne aussi à lire par son discours. Quand il parle, c'est toujours pour brosser une satire des types sociaux, parmi lesquels il est possible de citer entre autres l'homme riche qui passe dans la rue.

Deux éléments attirent l'attention de l'Indigent. Le personnage de Marivaux localise l'homme riche par son vêtement : « je vois un homme qui passe dans la rue avec un habit, si on le pouvait vendre, pourrait marier une demi-douzaine d'orphelines » (Marivaux, 1988 : 307). L'habit certes ne fait pas le moine, mais on reconnaît le moine par son accoutrement. Au temps des Lumières, le textile joue un rôle sociologique considérable dans la société. Jacques Guilhembet écrit que « l'habit constitue un instrument majeur de [...] promotion sociale. Dans une société théâtralisée où règne une hiérarchie fondée sur la naissance et

symbolisée par les codes vestimentaires, un changement de costume [...] permet de paraître [...] sur la scène du monde» (Guilhembet, 2015 : 55).

Ensuite, l'autre fait qui attire le regard de l'observateur indiscret, c'est l'attitude de cet homme riche face au pauvre qui demande l'aumône. Alors que l'homme riche est en état l'aider, il préfère le renvoyer à la bénédiction de Dieu. Son or est pour lui seul et non pour aider les hommes indigents. Il brille par l'avarice qui est trait de caractère dont Horace parle dans ses satires. *L'Indigent philosophe*, en tant que satiriste, ne laisse pas passer un tel comportement ; il s'illustre par une verve qui fait penser à celle du parrésiasite. Il prend à partie l'homme riche qu'il déconstruit totalement et à qui il demande d'enlever l'habit qui insulte la misère. Pour reprendre les mots de Pascal Debailly, « [le parrésiasite] inflige à l'autre ou à l'institution le constat parfois amer d'une vérité qui n'est jamais bonne à dire. [Il] peut causer une souffrance et plonger dans la honte » (Debailly, 2018 : 5). On voit concrètement que c'est la visée ultime de *L'Indigent philosophe*, qui demeure hostile avec le reste de la société. À travers son franc-parler qui pourrait parfois aboutir à un processus de véridiction, il n'a pas l'intention de rassembler, mais de briser le lien social. À travers l'écriture marivaudienne, on assiste à un renversement de la satire, ce qui est un autre élément du motif de l'inconstance chez Marivaux. Au lieu de se limiter aux cibles, la satire se retourne contre le satiriste. Ce qui fait penser au « satiriste satirisé » (Martinez, Duval, 2000 : 252) illustré dans le passage que voici :

L'autre jour je me trouvai dans une salle où un homme charitable de la ville assemble quelquefois des pauvres pour leur distribuer de l'argent, et d'autres charités. Il y avait un grand miroir dans cette salle ; je m'en approchai, pour voir un peu ma figure, qu'il y avait longtemps que je n'avais vue : j'étais si barbouillé que cela me fit rire, car il faut tirer parti de tout ; je me regardai comme on regarde un tableau, et je voyais bien à ma physionomie que j'avais dû me ruiner, et il n'y avait pas l'ombre de prudence dans ce visage-là, pas un trait qui fit espérer qu'il y en aurait un jour ; c'était le vrai portrait de l'homme sans souci, et qui dit : N'ai-je rien ? je m'en moque. Voilà donc celui qui a mangé tout mon bien, dis-je en m'approchant de ma figure ; voilà le libertin qui me fait porter des guenilles, et qui ne s'en soucie guère : voyez-vous le fripon ? tout ce qu'il a fait, il le ferait encore (Marivaux, 1988 : 281).

Ici, le satiriste adopte la stratégie du miroir pour être en osmose avec lui-même dans sa posture de juge. Le fait de se positionner devant le miroir n'est pas anodin ; le miroir évoque la connaissance de soi et permet d'être face à soi-même. C'est aussi la symbolique de la fracture, de la scission. Pour se connaître, s'apprécier ou se juger soi-même, on a besoin de se mettre devant sa conscience, c'est-à-dire accepter de se voir à deux. C'est en cela qu'il est judicieux d'évoquer l'idée de dédoublement dans le cas du satiriste de Marivaux. Le satiriste satirisé se démultiplie pour faire sa propre satire ; cela montre un renversement et donc une instabilité de la satire. Le satiriste ne se contente plus de faire la satire des autres ; cette fois, il est sa propre cible par le miroir qui lui permet de voir qui il est réellement. Cette technique du miroir fait penser à *Blanche-Neige* des frères Grimm où le miroir est associé à la divination, laquelle permet de saisir la vérité. Cet aspect du miroir pose en filigrane le problème du danger de la pratique de la satire ; son usage n'est pas sans conséquence, car en faisant la satire, on se trouve parfois mêlé aux élaboussures de celle-ci. Quand on y regarde profondément, la satire dans *L'Indigent philosophe* va bien au-delà des motifs satiriques.

II. La structure satirique

La satire entendue comme genre ne se limite pas seulement à la saisie ou au recensement des motifs satiriques présents dans *L'Indigent philosophe*. Elle s'inscrit en profondeur dans les couches narratives pour attaquer la structure du texte. Ainsi, la structure narrative de *L'Indigent philosophe* est, à bien des égards, une structure satirique qui joue sur le schéma de la promenade ou du voyage, sur les principes de l'aléatoire, la dislocation narrative, l'hétérogénéité textuelle.

D'un point de vue formel, il est utile d'observer que le texte de Marivaux est formé de sept feuilles qui sont selon les termes d'Éloïse Lièvre, une sorte de *fictionnalisation du discontinu* (Lièvre, 2003 : 185). Construit sur un « brouillage des unités éditoriales » (Lièvre, 2003 : 187), il est difficile pour l'écrivain de se plier à la rhétorique aristotélicienne qui oblige à suivre un ordre de discours déjà préfabriqué. *L'Indigent philosophe* est un livre où « s'esquisse toute une esthétique à bâtons rompus – qui est aussi une esthétique du bâton rompu, de la variété, du hasard » (Rousset, 1992 : 49), qu'on trouve dans la satire. Il se détache des rhétoriques traditionnelles pour suivre les pulsions du désir. Mieux, Marivaux

prône une certaine liberté artistique en phrase avec la période des Lumières qui va de 1715 à 1760.

Ce premier tournant des Lumières a pu être identifié par Georges May comme celui du *Dilemme du roman* (1963). Par opposition au roman classique, le roman des Lumières comme l'écrit Henri Coulet « est rebelle à tout ordre » (Coulet, 1991 : 320). Marivaux, qui a compris qu'il s'agit d'un objet nouveau à explorer, cherche des conventions ou des voies nouvelles qui sont celles de l'écriture hasardeuse. Celle-ci se justifie dès l'incipit quand l'Indigent se présente au lecteur : « Pour moi, je ne sais comment j'écrirai : ce qui me viendra, nous l'aurons sans autre cérémonie ; car je n'en sais pas d'autre que d'écrire tout couramment mes pensées » (Marivaux, 1988 : 276). Ce passage suggère l'idée que le narrateur n'a pas de plan ou de schéma préalable qui pourrait d'organiser ou structurer le flux de ses pensées. On observe alors un discours qui accueille l'imprévu, qui mélange tout et qui déjoue sans cesse l'ordre du discours aristotélécien. Dès l'*incipit*, l'Indigent philosophe dit vouloir faire son autobiographie en procédant par des « lambeaux sans ordre » (Marivaux, 1988 : 277). La narration subit véritablement des fractures quand le narrateur introduit l'histoire du comédien (Marivaux, 1988 : 285-301). Le narrateur principal ouvre une communication avec le lecteur fictif tel que Diderot le fait dans *Jacques le fataliste* avec ses virtuosités narratives : « Quand j'ai mis la plume à la main, je ne voulais vous entretenir que de moi [...] mais ne vous fiez pas à mon esprit, il se moque de l'ordre, et ne veut que divertir [...] » (Marivaux, 1988 : 283). Cette adresse au lecteur permet au texte d'exhiber ses mécanismes de fonctionnement ; ce qui peut être considéré comme une ouverture moderne du texte marivaudien, laquelle fait penser au nouveau roman.

La narration marivaudienne fonctionne sur un jeu d'entrée et sortie sur la vie de l'Indigent philosophe, lequel trouve un grand plaisir à passer d'un sujet à un autre. C'est souvent par des formules qui ressemblent à des relances ou transitions textuelles. Sa présentation vient juste de commencer que le narrateur entraîne déjà le lecteur à sa morale : « Que dites-vous de ma morale ? » (Marivaux, 1988 : 278). Quelques lignes après, il revient sur le sujet principal par des transitions : « Mais, c'est assez de moraliser, laissons là les folies des hommes » (Marivaux, 1988 : 280) ; « Mon camarade en était là de son histoire quand nous entendîmes de bruit dans la rue [...] » (Marivaux, 1988 : 301). Il y a aussi des formules qui s'apparentent à des relances ou des retours au sujet principal : « poursuivons »

(Marivaux, 1988 : 291) ; « Bon, me voilà bien, reprenons le fil de notre vie à cette heure » (Marivaux, 1988 : 292) ; « Où en suis-je camarade ? À cette dame qui soutenait que je devais être détestable n'est-ce pas ? » (Marivaux, 1988 : 292) ; « Où est-ce que j'ai laissé mon histoire ? N'est-ce pas à Jupiter ? Il valait bien une parenthèse » (Marivaux, 1988 : 295) ; « Allons, retournons où j'étais » (Marivaux, 1988 : 297) ; « continuons mes rapsodies, j'y prends goût » (Marivaux, 1988 : 303). Autant d'éléments qui justifient l'hypothèse d'une écriture désirante et délirante propre à la structure satirique.

La structure de *L'Indigent philosophe* est une structure satirique dans la mesure où elle mêle à sa chair ce que Sophie Duval et Marc Martinez nomment « la structure épisodique ». Ils écrivent que « nombre de fictions satiriques recourent au schéma de la promenade ou du voyage [...] le marcheur déambule toujours, sans but, sans fin » (Martinez, Duval, 2000 : 232). C'est le cas du camarade de l'Indigent philosophe. Cette espèce de comédien médiocre vit sans cesse dans l'itinérance. Chassé chez le curé du village pour certains motifs peu sociaux, le voilà embarqué dans des voyages avec une troupe de comédiens dans laquelle il arrive à supplanter tous les acteurs pour en devenir la figure emblématique. Par sa situation exilique, il est toujours à la découverte de nouveaux territoires qui ne vont pas sans nouvelles conquêtes de cœurs et de corps.

En plus de la structure épisodique, il y a que *L'Indigent philosophe* convoque la structure dite capricante qui caractérise la manière de penser de Marivaux. Sophie Duval et Marc Martinez signalent que « si le fil du récit satirique est généralement constitué d'épisodes disjoints, il peut également procéder par détours, soit par ramifications [...], il bifurque et emprunte les voies de traverse de la digression » (Martinez, Duval, 2000 : 234) Au cours de l'évolution de la narration de Marivaux, on observe plusieurs digressions satiriques qui sont autant des « récits satellites » (Rousset, 1992 : 29) détournant parfois l'attention de l'action principale. Prenons par exemple la digression du Seigneur qui avait perdu son fils unique et la moitié de sa richesse en un jour (Marivaux, 1988 : 279). Cet homme, bien avant les malheurs qui lui sont arrivés, a pris l'habitude de simuler un caractère de stoïcien qui n'est pas le sien. Son existence se résume à l'art de paraître au lieu d'être. Quand les deux malheurs arrivent, il paraît devant tout le monde avec un masque, c'est-à-dire qu'il se montre totalement apathique à l'image de Meursault d'Albert Camus à l'annonce de la mort de sa mère jusqu'à ses funérailles. Au fond, il est bien loin de rivaliser

le héros de *L'Étranger*, car il est ravagé de l'intérieur par le remord. Dans le lieu secret, c'est-à-dire l'espace invisible, les coulisses de sa chambre, il se tord et pleure sincèrement.

Au fond, il y a bien entendu une morale à cette digression. La société est un *theatrum mundi* où chacun porte son masque, se déguise pour feindre des vertus caractéristiques de l'honnête homme. Ce qui n'est pas toujours sans conséquence, car on ne s'en tire pas toujours les mains blanches. Beaucoup mettent leur vie en péril ainsi que ce Seigneur de Marivaux : « sa comédie le tua » (Marivaux, 1988 : 280). Dans *L'Indigent philosophe*, il y a aussi la digression sur les passions (Marivaux, 1988 : 318-320). Celle-ci évoque l'histoire d'un honnête homme qui n'était pas riche. Il plaidait et sa fortune dépendait du gain de son procès. Mais cela ne l'empêche pas d'aimer. D'où le jeune homme de bonne mine, « [aux] habits [...] trop bruns » fait son mea culpa à celle qu'il aime. C'était sans compter sur la catin dans cet état de pauvreté. La demoiselle « ne fit que jeter les yeux sur sa figure si peu décorée, et voilà qui fut fait, elle ne le regarda plus » (Marivaux, 1988 : 319). Sa disgrâce sentimentale, semble-t-il, était liée à son vêtement vétuste. Mais il s'avère qu'un coup de théâtre s'orchestre dans la vie du disgracié par l'annonce de sa victoire au procès. Le jeune homme se venge à sa manière. Le voici donc qui « court vite chez le marchand acheter de quoi se défaire de sa nuée ; et deux jours après retourne chez la demoiselle » (Marivaux, 1988 : 319). La réception de ce dernier est complètement aux antipodes de celle qu'il a eue avant : « vous êtes bien habillé ! que cet habit est galant ! qu'il est de bon goût [...] quand vous reverra-t-on ? » (Marivaux, 1988 : 319). Cette fois-ci la femme est subjuguée par le paraître. La galanterie s'inverse ; ce n'est plus le jeune homme qui fait des compliments et prend les devants. Par l'accoutrement, la femme a perçu un changement de situation sociale dans laquelle elle pourrait tirer profit. Dans ce type de situation, les sentiments ne peuvent pas être sincères, car on est dans un type d'amour que les Grecs qualifient de « philautia », lequel est égoïste et ne cherche que ses intérêts avant ceux des autres. Quand la demoiselle lui demande de revenir, la réponse du jeune homme est celle d'un sage empirique qui a compris le jeu de l'amour et du hasard :

Jamais ma belle demoiselle [...] ce n'est que par méprise que vous me dites de revenir, car il y a deux mois que vous me voyez, et que vous ne le savez pas : ainsi ce n'est pas à moi à qui vous en voulez, car je n'ai point changé ; j'ai pris d'autres habits, voilà tout, et c'est à eux qui sont

aimables, et non pas moi, je vous le dis en conscience ; adieu, mademoiselle, et cela dit, il sortit, et on ne la revit jamais » (Marivaux, 1988 : 319).

Marivaux pose à travers cette anecdote un vrai sujet de société. La jeune femme a perdu tout simplement le jeune homme parce qu'il s'est rendu compte du manque de profondeur des sentiments de cette dernière. Doit-on aimer avec ou sans intérêt ? Marivaux est plutôt pour la dernière proposition. L'amour, au sens où l'entend Marivaux, doit être l'expression d'une personne sincère et à la morale irréprochable.

Autre digression satirique qui scande le texte de Marivaux est celle de « l'homme extrêmement âgé » marié à une « jeune et aimable » femme (Marivaux, 1988 : 321-322). Ici comme ailleurs, le mariage est fondé sur le paraître et non sur les sentiments réels des individus : « elle épousa son vieillard sans chagrin [...] [qui] était extrêmement riche » (Marivaux, 1988 : 320). Ici, la stabilité n'est que de courte durée, car l'écart d'âge est un élément qui vient remettre tout en cause. Marivaux attire l'attention sur l'Homme, qui en général est un éternel insatisfait et ambivalent. À l'origine, la richesse du vieillard a fermé les yeux de la jeune femme ; maintenant qu'elle est rentrée en possession, la voilà qui pose le problème de la vieillesse de son conjoint : « mon mari est si vieux. Eh ! ne savez-vous pas bien qu'il l'était quand vous l'avez épousé ? lui dis-je. Non reprit-elle, je ne songeais pas à cela, et je ne savais pas que j'y songerais » (Marivaux, 1988 : 320-321). Cette anecdote satirique sur le caractère lunatique de la femme fait penser à celles qui se trouvent dans la satire latine dont les amours sont agrémentés de plusieurs intrigues. Nicolas Boileau en parle dans sa *Satire X* (Boileau, 1985 : 140-141) où il fait défiler les figures de la femme infernale au point d'en perdre la respiration.

Un dernier point important pour l'étude de la satire se trouve dans la manière dont s'achève le texte. La septième feuille de Marivaux périclité sur une réflexion portant sur les hommes en général (Marivaux, 1988 : 323) alors qu'on sait qu'à l'origine, le projet de l'Indigent philosophe était d'établir sa propre autobiographie. L'autre constat porte sur l'absence de fin qui caractérise le texte. Si la technique de l'inachèvement des textes est perceptible dans d'autres traditions d'écritures comme le roman picaresque, ici, elle est à rattacher à la satire qui est hostile à toute fin.

III. Conclusion

Notre enquête littéraire s'est donnée pour objectif d'étudier les motifs et les digressions satiriques dans *L'Indigent philosophe* de Marivaux. Cette étude est partie du constat que Marivaux a fait l'objet de plusieurs travaux qui montrent la richesse de son œuvre. Cependant, très peu de critiques se sont intéressés à la généricité de ses œuvres. Or, les questions de généricité et d'intergénéricité se posent avec acuité chez l'auteur du *Jeu de l'amour et du hasard*. Aussi, sommes-nous entrés dans son espace littéraire par l'entremise du genre de la satire pour tenter de lire *L'Indigent philosophe* comme une satire. Cet aspect de l'esthétique de Marivaux nous a permis d'exploiter un chemin de pensée qui s'est montré prometteur.

Tenter de lire *L'Indigent philosophe* comme une satire a été une manière d'envisager et de renouveler l'herméneutique du texte. Ainsi, le texte de Marivaux explore les voies de l'excentricité. La satire qui colonise le texte marivaudien se justifie ici par la présence des motifs de la tradition latine. Dans *L'Indigent philosophe*, le recensement des topiques établit l'idée que chaque genre a ses thèmes et ses motifs qui le fondent. On ne saurait confondre la satire avec un autre genre si on reste fidèle à sa tradition latine. Mais la satire chez Marivaux ne se limite pas aux thèmes génériques. Il y a un travail discursif et poétique qui est envisagé dans le texte. Marivaux joue sans cesse sur la discontinuité qui donne une apparence de désordre à sa structure. Ce qui fait penser que *L'Indigent philosophe* n'est pas un journal dans la mesure où il y a un investissement littéraire énorme, lequel met en évidence un régime de littéarité que Georges Molinié et Alain Viala qualifient de « littéarité générique » (1993 : 14). Elle se donne à lire dans le texte par les allures de la structure.

Cette littéarité générique de la satire s'énonce à travers les choix littéraires de Marivaux dont l'écriture emprunte les voies du hasard, de l'aléatoire, et de l'anti-académisme, lequel passe entre autres par l'usage des récits insérés ou digressions satiriques. Le croisement des structures capricantes et épisodiques qu'on retrouve dans l'écriture de Marivaux éprouve l'ordre de la structure traditionnelle, laquelle a tendance à ne plus exister ici. Il y a au fond une sorte de tendance de Marivaux à l'anti-rhétorique que ce dernier postule par l'écriture de la satire. Toutefois, on reste conscient que c'est peut-être exagéré de s'en tenir à *L'Indigent philosophe* pour affirmer un tel propos. Jean Rousset écrit que « l'œuvre est une totalité et elle gagne toujours à être éprouvée comme telle. La lecture

féconde devrait être une lecture globale » (Rousset, 1992 : 12). Il a parfaitement raison sur ce point. D'où il est impérieux d'élargir l'étude aux fictions narratives de Marivaux pour apprécier le travail de la satire et ses enjeux éthiques en tant que genre majeur des Lumières.

IV. Références bibliographiques

- Bénac, K. (1998). Vérité de soi et folie romanesque : *L'Indigent philosophe*, enfant du baroque ?. Dans R. Démoris, H. Lafon (Dir.), *Folies romanesques au siècle des Lumières (227-236)*. Paris : Desjonquères.
- Boileau, N. (1985). *Satires, Epîtres, Arts poétiques*. J.-P. Collinet (Éd.). Paris : Gallimard.
- Coulet, H. (1991). *Le Roman jusqu'à la Révolution*. Paris : Armand Colin.
- Debailly, P., Martin, M., Vignes, J. (Dir.) (2018). *Parrésia et processus de véridiction de l'Antiquité aux Lumières*. Paris : Hermann.
- Debailly, P. (2012). *La Muse indignée. La satire en France au XVIIe siècle*. Paris : Garnier.
- Diderot, D. (1783). *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris : Librairies associées, tome XIV.
- Diderot, D. (2002). *Le Neveu de Rameau et autres textes*. Paris : Librairie Générale Française.
- Dosse, F. (2005). *Le Pari Biographique. Écrire une vie*. Paris : La Découverte.
- Duval, S. & Martinez, M. (2000). *La satire*. Paris : Armand Colin.
- Garnier, I., & Leplatre, O. (Dir.) (2012). *Impertinence générique et genres de l'impertinence (XVIIe-XVIIIe siècle)*. Genève : Droz.
- Gilot, M. (1998). *L'Esthétique de Marivaux*. Paris : Sedes.
- Guilhembet, J. (2015). De la séduction textile à la séduction textuelle dans *Le Paysan parvenu* et *La Vie de Marianne* de Marivaux. *Criação e Crítica*, 15, 55-73.
- Laufer, R. (1963). *Style rococo, Style des Lumières*. Paris : José Corti.
- Lièvre, É. (2003). « Ceci n'est pas un journal ». Marivaux et les écrits périodiques. Dans F. Salaún (Dir.), *Marivaux subversif ? (184-196)*. Paris : Desjonquères.
- Marivaux, P. de (1988). *Journaux et Œuvres diverses*. F. Deloffre, M. Gilot (Éds.). Paris : Garnier.
- May, G. (1963). *Le Dilemme du roman aux XVIIIe siècle*. New Haven et Paris : Presses universitaires de France.

Boulingui, R. (2022). La satire marivaudienne. L'exemple de *L'Indigent philosophe*. *Siglo Dieciocho*, 3, 191-204.

Molinié, G., & Viala, A. (Dir.) (1993). *Approches de la réception. Sémiostylistique de Le Clézio*. Paris: Presses universitaires de France.

Rousset, J. (1992). *Forme et signification. Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*. Paris : José Corti.

CV de l'auteur

Rodrigue Boulingui est titulaire d'un doctorat en Littérature et Civilisation Françaises de *Sorbonne Université*. Sa thèse a porté sur la satire chez Diderot et est également intéressé par les auteurs de la francophonie. Il a publié: « La satire dans *Femme nue, Femme noire* de Calixthe Beyala », dans la Revue *African Journal of Literature and Humanities (AFJOLIH)* en septembre 2020 et « Le droit à la satire des corps dans la trilogie de Benicien Bouschedy », *Revue Dialogue francophones*, n°25, 2022, entre autres. Actuellement, Rodrigue Boulingui est Docteur associé au Centre de Recherche (CELLF16-18) de *Sorbonne Université* et professeur de Lettres modernes au *Collège-Lycée Saint-Joseph d'Argenteuil (France)*.

